



Akademievorträge

Heft XII

Ces obscurs objets du discours

Anne-Claude Berthoud

Schweizerische Akademie der
Geistes- und Sozialwissenschaften
Hirschengraben 11, Postfach 8160, 3001 Bern
Tel. 031 313 14 40, Fax 031 313 14 50
E-Mail: sagw@sagw.unibe.ch

Schweizerische Akademie
der Geistes- und Sozialwissenschaften

Académie suisse
des sciences humaines et sociales

Das hier vorliegende Referat hielt Prof. Dr. Anne-Claude Berthoud anlässlich der Vorstandssitzung der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften vom Februar 2004.

Herausgeberin:
Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften
Hirschengraben 11, Postfach 8160, 3001 Bern

Tel. 031 313 14 40, Fax 031 313 14 50
E-Mail: sagw@sagw.unibe.ch
<http://www.sagw.ch>

© Bern, November 2004

CES OBSCURS OBJETS DU DISCOURS

Conférence de l'Académie d'Anne-Claude Berthoud
Février 2004

C'est un exercice particulièrement périlleux que d'exposer ses objets de prédilection à de savants collègues qui en usent quotidiennement, avec la verve du littéraire, la rhétorique du juriste, la minutie de l'historien, l'art homilétique du théologien, la rigueur de l'économiste... Un exercice bien prétentieux que de vouloir parler de ce qui appartient à chacun dans sa pratique la plus quotidienne et intime. Un exercice qui peut paraître bien banal de parler de ce que signifie «parler des choses» et d'en parler à propos. De tenter de dire simplement «tout haut» ce que chacun fait «tout bas». De prétendre lever des évidences en scrutant ces «petits faits de langue et de discours», qui dessinent et réinventent le monde à chaque instant et qui reste toujours à inventer, tel ce sentier que l'on trace en marchant.

Comme si ces milliers de mots ne suffiraient jamais à en épuiser les possibles et d'admettre que c'est dans son indétermination, dans cet espace de liberté, que résident l'essence et la vie même du langage; avec cette intime conviction que c'est de ce flou des mots que surgit la force du sens, et si bien évoquée par Bunuel dans «Cet obscur objet du désir».

Tels ces ODNIS que nous voudrions substituer aux OVNIS... objets de discours non identifiés, dans l'idée que la formulation du sens ne va jamais jusqu'au bout et qu'une certaine approximation suffit au discours. Telle cette célèbre citation de Culioli (1990) selon laquelle la compréhension ne serait qu'un cas particulier de malentendu... dans l'optique d'un modèle «non angélique» du discours. Un modèle concevant comme essentiels ces moments de conflit, ces espaces d'ambiguïté, où le discours «s'emballe», où les mots se condensent, se répètent et se reformulent et qui sont autant d'espaces privilégiés pour le linguiste en quête de discours «en train de se faire», exhibant, quand il a des ratés, ses propres modes de production.

Formuler signifie toujours un choix, le choix d'éclairer telle ou telle face des choses, tout en portant dans l'ombre les autres.

Les mots ne montreront jamais que la face émergée de l'iceberg, ils n'atteignent jamais vraiment les choses, procédant par «petites touches» que l'on saisit à fleur de discours et qu'il s'agit d'apprendre à lire, non tant comme traces de ces objets, mais bien plus comme traces de mouvements d'objets, constamment remaniés, transformés, manipulés, et que les locuteurs font à loisir émerger, disparaître ou réapparaître, objets qu'ils posent, proposent ou imposent, objets qu'ils contestent ou rejettent, objets qu'ils ajustent et négocient dans le fil du discours.

Ainsi, dans le discours affleurent moins des objets que de multiples points de vue sur ces objets, si tant est que parler consiste d'abord à argumenter à leur propos.

Dans l'illusion que l'on parle des choses, alors que c'est d'abord des mots que l'on parle!

Or, comment saisir ces objets aux frontières floues, labiles, malléables et suffisamment flexibles pour s'adapter à chaque instant aux besoins communicatifs des interlocuteurs?

Comment saisir ces mouvements d'objets ou ces points de vue sur des objets?

Notre réponse, nous la cherchons dans une approche linguistique située au carrefour de l'analyse du discours et de l'analyse conversationnelle, qui envisage les formes et structures linguistiques qui se déploient dans le discours, comme autant de traces des opérations effectuées par les locuteurs et d'indications d'ordres à opérer pour les interlocuteurs, visant à atteindre ensemble des objectifs communicatifs. Il s'agit de formes prises dans l'action et dans l'interaction, des «formes incarnées» que l'on cherche à saisir «on line», dans l'idée que c'est des discours les plus quotidiens, les plus banals, que surgissent les phénomènes de construction du sens les plus subtiles et dans ces «petits faits de langue» que l'on peut en lire toute la richesse.

Afin de montrer comment ces «petits faits de langue» – et notamment ce que nous convenons d'appeler les déterminants (ou articles) – travaillent les objets du discours, nous prendrons ici une série de séquences, tirées de différents corpus de nos propres recherches et d'autres recherches, qui nous paraissent particulièrement pertinents pour montrer les mécanismes interactifs de construction du sens.

Ainsi envisagerons-nous successivement des phénomènes de métadiscours conduisant à *parler des mots en parlant du monde*, des phénomènes de catégorisation prenant *la partie pour le tout* ou faisant surgir *des espaces intersticiels*, des processus de *glissements d'objets* ou de chevauchements d'objets, rendus possibles par l'émergence d'*objets indiscrets*, des mécanismes de retour en arrière sous la forme d'*objets posés* ou de transformation d'objets à travers du *connu pris pour du nouveau*, des changements de points de vue sur un même objet assurant la *continuité dans la discontinuité*, des possibilités de *récupération d'objets*, des télescopages d'objets dans la *confusion de scénarios*, ainsi que des jeux sur leurs *conditions d'existence*.

Parler des mots en parlant du monde

En parlant des choses, c'est d'abord des mots que l'on parle! Tout en construisant des objets, le discours parle de cette construction, mettant à contribution la fonction réflexive ou métalinguistique du langage, qui vise tout à la fois à réguler, contrôler et orienter l'activité en cours.

Parler des mots est notamment lié à la non-transparence de la signification, et particulièrement dans ces moments du discours où des objets ou des événements ne se laissent pas aisément mettre en mots, où les mots cessent d'aller de soi. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer un foisonnement de propos sur le dire au sein de débats contradictoires, portant sur des domaines sensibles, tels par exemple le nucléaire ou l'homosexualité. La difficulté de s'entendre sur les mots, les précautions à prendre pour nommer une réalité résistant à une catégorisation trop stricte, la recherche de mots mieux ajustés, le jeu sur les extensions lexicales, font émerger dans le discours des séquences où sont négociés et thématiques des choix de dire, la responsabilité de la formulation, la justification du choix de telle ou telle formulation. Ces choix sont opérés à travers un jeu complexe de renvois mutuels au discours de l'autre, comme le montre l'exemple ci-dessous:

(Débat télévisé concernant les risques encourus par le vieillissement des centrales nucléaires)

X1: dans votre rapport vous expliquez que la part des défaillances humaines est en augmentation / ça veut

- dire quoi ça?
- Y2: faut faire attention quand on parle de facteur humain
- X3: non mais m'dites pas de faire attention puisque c'est vous qui...je vous cite je vous cite
- Y4: non non mais faut faire attention au mot faut faire attention au mot
- X5: j'vous cite
- Y6: mais quand on parle de facteur humain y'a toujours une tendance à dire euh ce sont telles ou telles personnes qui ont fait des fautes et on cherche le lampiste/ employer le mot «facteur humain» c'est un ensemble qui comprend aussi bien les comportements des personnes que les problèmes d'organisation.

(Berthoud, 1999)

Dans cet exemple, il apparaît clairement que l'objet de la négociation relève du dire lui-même et que le conflit porte moins sur l'objet de discours *facteur humain* que sur son expression linguistique. En Y6, notamment, *c'est* thématise non seulement le mot, mais l'emploi du mot. Ce qui est contesté, c'est le choix d'utiliser ce terme, qui selon Y6, relève d'une catégorisation plus vaste, comprenant à la fois *les comportements des personnes et les problèmes d'organisation*.

Parler du dire joue donc ici un rôle essentiel comme condition de possibilité même d'un débat autour de l'«indicible» ou du «difficilement dicible».

Cependant, si l'esquive peut se jouer au niveau métalinguistique, comme dans l'exemple précédent, elle peut aussi s'effectuer au niveau linguistique, en exploitant les moyens subtils de la détermination et des jeux de catégorisation qui y sont attachés, comme dans la séquence ci-dessous:

La partie pour le tout

(Conversation entre adolescents dans une cour de récréation)

- 1F: mais non ils veulent pas tout casser il veulent qu'il y ait pas de discrimina = discrimination envers les étrangers

- 2G: les Arabes
 3F: mais non pas les Arabes
 4R: moi aussi (R est allemand)
 5F: les étrangers les Allemands les Suisses les Italiens les Arabes les Algériens, les....
 6G: ah parce que ça comprend pas qu'une seule espèce
 7F: ben encore heureux
 8R: (rires) ça serait la meilleure

(Jeanneret, 1999)

Cet exemple est intéressant dans la mesure où il expose les processus de co-construction conflictuelle d'une catégorie ou d'une notion, en l'occurrence de la catégorie *étrangers*. Cette catégorie est introduite au départ comme une notion définie, ancrée sur fond de savoir partagé et donc donnée comme non problématique; présumé qui se voit mis en question dès le tour de 2G réduisant la catégorie *étrangers* à un seul de ses éléments *les Arabes*.

Cette interprétation est aussitôt contestée par 3F, qui refuse l'amalgame de la catégorie *étrangers* à l'élément *Arabes*, voire qui l'en exclut: *mais non pas les Arabes*. 4R revendique, en tant qu'Allemand, son appartenance à la catégorie: *moi aussi*; ce qui appelle chez 5F un parcours explicite de la classe: il énonce les différents éléments susceptibles, selon lui, de faire partie de la catégorie: *les Allemands les Suisses les Italiens les Arabes les Algériens les...* parcours au sein d'une catégorie posée comme ouverte: *les...*

La reprise de 6G: *ah parce que ça comprend pas qu'une seule espèce* est particulièrement révélatrice de la complexité des processus de catégorisation et de recatégorisation: elle explicite en quelque sorte, tout en le reprenant sous forme négative, l'amalgame établi précédemment par le locuteur G entre l'élément et la catégorie. De plus, le connecteur *parce que* marque un décrochement, une prise de distance de G par rapport à son énoncé, qui confère à celui-ci une valeur de jugement, mêlée d'ironie. La reprise anaphorique sous la forme de *ça* accentue encore l'effet de décrochement, d'objectivation, en réduisant la catégorie *étrangers* au statut d'objet, renforcé par l'extraction au sein de cette catégorie d'*une seule espèce* qui fait elle-même référence au monde animal.

Enfin, les énoncés 7F et 8R confirment la tournure ludique prise finalement par cette séquence qui aurait pu dégénérer en un débat raciste.

Or, si la négociation du sens peut en effet porter sur l'extension des catégories, elle peut aussi en exploiter les frontières et les espaces intersticiels, comme dans la séquence suivante:

Des «espace intersticiels»

(Conversation entre adolescents dans une cour de récréation)

- 1T: mais on est tous des étrangers hein moi le premier je veux dire
 2I: on est les étrangers des autres
 3T: mais on est jamais autant étranger que: euh ben: qu'est-ce que j'allais di= j'allais essayer une phrase intelligente mais
 4I: vous n'y arriverez pas
 5T: non mais on est tous un peu étrangers

(tiré de Jeanneret, 1999)

La première partie de l'énoncé de 1T: *on est tous des étrangers* indique l'appartenance de tous les éléments à la catégorie *étrangers*, qui satisfont dès lors tous aux propriétés générales qui la définissent; on est ici dans l'emploi générique renvoyant à une interprétation qualitative.

La seconde partie de l'énoncé: *moi le premier je veux dire* comporte ceci d'intéressant qu'elle exprime une identification, une mise en évidence, de l'un des membres de la catégorie: *moi*, et ce, non pour l'en extraire – comme tendent à le faire les processus de thématization – mais pour l'y intégrer plus encore en soulignant sa propriété d'appartenance à la catégorie..., la reformulation *je veux dire* marque le souci a posteriori du locuteur d'orienter son énoncé vers une interprétation «inclusive» du *on* introductif.

La réponse de 2I traduit une opération anaphorique, reprenant sous forme définie l'objet introduit en 1T: *les étrangers*. Or en ajoutant *des autres*, le locuteur donne apparemment la clé

de l'interprétation du défini: il exhibe en quelque sorte ses propriétés caractéristiques, marquant un contraste par rapport à une autre catégorie. Cependant, il ne s'agit pas ici d'un simple contraste entre deux catégories, celle des *étrangers* et celle de ceux qui n'appartiennent pas à cette catégorie; intervient ici un critère de jugement de valeur: on n'est pas *étrangers* en soi, «catégoriquement», on l'est par le jugement des autres... traduisible par: *on est étrangers pour les autres*.

Par l'apport du critère de point de vue, l'énoncé de 2I atténue la portée critique de 1T. 3T tente d'enchaîner selon l'orientation introduite par 2I, soit celle de relativiser une catégorisation ressentie comme péjorative ou du moins connotée négativement: il tente d'établir, au sein de la catégorie une échelle qualitative: *on est jamais autant étrangers que...* c'est-à-dire, de considérer non plus la catégorie des *étrangers* par rapport à une autre catégorie, mais d'envisager au sein même de la catégorie des *étrangers*, des membres plus ou moins représentatifs de cette catégorie. Gradient qualitatif qui sera repris par 5T: *mais on est tous un peu étrangers* et qui permet de résoudre la question. En ramenant tous les sujets au sein de la catégorie, tout en les situant aux marges de celle-ci, on ménage la face de chacun en atténuant la portée de l'insertion catégorielle.

Or, quand on connaît l'importance des enjeux pouvant être investis dans la gestion des objets de discours dans la conversation, on peut aussi essayer de les voir en termes de conflits de représentations. Dans les entretiens semi-directifs, où les thèmes sont plus souvent imposés que proposés (en situation scolaire, notamment), il est intéressant d'observer la manière dont ils peuvent être redéfinis, mis en réseau, traités au moyen d'expansions variables, à l'exemple de la séquence suivante:

Des glissements d'objets

(Discussion en classe de langue)

22E: Alors on va commencer un p'tit peu à discuter ensemble et alors j'aimerais d'abord savoir euh: c'que vous pensez du français ... parce que vous êtes ici pour apprendre le français plus ou moins ... euh: vous trouvez qu' c'est une belle LANGue qu'c'est une

- langue utile
 23N: non
 24Es: <le swise> .. c'est beaucoup <racit> .. c'est <rasit>
 les <swis>
 25N: (X <jem> pas
 26S: <rasit>/
 27N: <rarsit>
 28S: raciste
 29Es: ouais: .. raciste
 30E: ils sont racistes les Suisses/
 31Es: oui ,beaucoup
 32S: non c'est:
 33N: (pas <ve> moi?)
 34S: moi j'aime les Suisses .. c'est bien...
 35B: moi aussi

(Gajo,1997)

En 22E, l'enquêteur établit une sorte de moule destiné à recevoir les représentations des élèves. Il tisse un réseau motivé (*parce que*), qui s'institue ainsi lui-même en représentation, entre la langue, le fait de l'apprendre et son utilité. Ce réseau se restructure considérablement par l'intervention 24Es, qui répond sur les Suisses et non sur la langue. Si le réseau ne se démantèle pas vraiment, c'est que cet énoncé s'y greffe implicitement et sert en quelque sorte d'argument à la réaction négative de 23N.

Plus que le contenu même de cette représentation, qui se cristallise en un nouvel objet de discours *le racisme des Suisses*, il nous semble important de nous pencher sur la reconstruction du réseau préfigurant l'émergence des représentations. Ici, les liens entre langue, apprentissage et utilité s'enrichissent d'un lien avec les locuteurs natifs. La nature du lien semble en outre se polariser sur un axe positif/négatif, reflétant davantage une attitude qu'une représentation. Il s'agit en fait de conditionner son argumentation en fonction d'une prise de position générale sur le pays, ses habitants et sa propre expérience migratoire, comme le montre l'intervention de 34S, qui se rapporte bien à la verbalisation d'une attitude.

Du point de vue plus particulier des déterminants, on peut lire à la fois ce phénomène de rupture et de continuité: l'usage de *le* devrait marquer une opération de reprise d'un objet déjà posé,

alors que ce n'est pas le cas, du moins en tant que tel. *le* introduit un objet nouveau *le swis*, mais en relation d'appartenance avec celui déjà posé *le français*, ce qui en assure la continuité. Un autre effet de continuité thématique peut être lu au travers du statut particulier de la reprise, sous forme disloquée, où un individu particulier *le swis* qui devrait faire l'objet d'une reprise en *il*, l'est sous la forme objectivante de *c'*, donc réduit au statut de catégorie ou de concept, comme la langue. On pourrait y voir un effet de métonymie, attestant de la continuité dans la rupture.

Cet effet d'objectivation rendu par la transformation d'un objet spécifique en catégorie ou en concept se trouve particulièrement manifeste dans les phénomènes d'«indiscrétion», tel dans l'exemple ci-dessous:

Des objets «indiscrètes»

(*Discussion en classe «d'éveil au langage»*)

- 36X: alors si on faisait un casier avec plein de cassettes où y a écrit anglais allemand une fermeture éclair avec le machin . et quand il ouvre. tu vois. tu vois après l'allemand. le français. le japonais. l'américain. qui vote pour ça?
- 37Y: une fermeture éclair mais moi j'sais pas les faire parce qu'il ouvre et après il voit tout ce qu'il a

(Moore, 2001)

L'idée de la fermeture éclair pour accéder à cet «attirail technologique» est particulièrement séduisante et prend ici une dimension essentielle dans la mesure où cette notion traverse une longue séquence selon un parcours particulièrement sinueux... En 36X, l'objet *fermeture éclair*, introduit par l'indéfini *un*, est posé, introduit, amené à l'existence, pour faire l'objet d'expansions multiples dans le même énoncé.

En 37Y, l'objet introduit par 36X n'est pas simplement repris sous forme anaphorique et développé, comme le voudrait la construction ou continuité thématique «standard» d'un objet, passant d'un statut de nouveau ou d'indéfini à un statut défini ou d'objet partagé et développé par les interlocuteurs. Ici l'objet

posé par 36X sous forme indéfinie est repris par 37Y sous la même forme indéfinie, démontrant en quelque sorte que l'objet introduit est contesté en tant que tel. Ce qui tendrait à prouver que les objets de discours sont moins posés qu'imposés, engendrant par là des mécanismes de contestation et de résistance.

Mais ce qui est ici particulièrement intéressant dans l'énoncé 37Y, c'est le phénomène d'«indiscrétion» qui s'y manifeste, permettant de dire tout à la fois le singulier et le pluriel. Une forme singulière *une fermeture éclair* est reprise sous une forme de pluriel *les*. Il s'agit d'un objet quelconque, c'est-à-dire pris en tant que concept ou catégorie, repris sous la forme des membres de la catégorie qui la constitue, une entité qualitative traitée sous une forme quantitative, voire une équation du type «quand 1=plusieurs». Or ce qui peut motiver cette transformation consiste dans l'intervention d'une opération concrète: *dessiner, je sais pas les faire*, acte difficile à exécuter avec un concept, abstrait en soi: on peut reproduire un ou des individus particuliers, des entités, mais non un concept. Dans ce sens, l'«indiscrétion» comporterait une finalité pratique.

Or, si le discours est à même de densifier et de discrétiser ses objets à des fins communicatives, il peut aussi à loisir, tel un magicien, les faire apparaître et disparaître, les poser et les reposer, les porter à l'existence pour les nier, les présenter sous une face pour en éclairer une autre, faire du nouveau avec de l'ancien, recycler de l'ancien pour faire croire à du nouveau.

Des objets posés reposés

(*Discussion à la pause dans une usine*)

- 1X: Mais tu vois, j'ai de la peine à calculer les imprévus ces temps-ci.
 2Y: Mais à part ça, à propos d'imprévu qui n'en est pas un, tu fais une fête pour fêter ton départ?

(Müller, à paraître)

En 1X, *les imprévus* sont introduits comme définis, ancrés sur fond de savoirs partagés et donc supposés comme n'engendrant pas de problèmes particuliers de compréhension à l'interlocuteur.

Ce qui s'avère confirmé dans l'énoncé de celui-ci en 2Y, dans la mesure où il enchaîne sur le même objet, en transformant en thème ce qui avait été présenté par 1X sous forme de rhème ou d'élément nouveau.

Cependant, si le marqueur spécialisé à *propos* traduit bien la reprise de l'objet posé par le premier locuteur, il le fait de façon spécifique; il indique que l'interlocuteur le reprend à son compte en le reposant une nouvelle fois, pour lui attribuer une prédication. En ce sens, il y a tout à la fois continuité et rupture entre les deux objets *imprévus*.

Par ailleurs, cet énoncé présente un phénomène quelque peu curieux, puisque dès l'objet réintroduit et repris à son compte, Y en nie l'existence: à *propos d'imprévu qui n'en est pas un*, ou plutôt, il nie l'appartenance de l'objet posé à la catégorie *imprévu*. Ce paradoxe (qui n'en est pas un...) est rendu possible par les deux valeurs implicites d'*imprévu*, qu'il s'agit ici de concevoir tout à la fois comme entité (*un imprévu*) et comme catégorie (*qui n'est pas un imprévu*).

Ainsi, la possibilité pour le discours de traiter un objet tour à tour comme du spécifique et du générique donne l'impression qu'il est constamment en train de jongler avec le même et le pas même, créant des effets de continuité et de discontinuité.

Continuité dans la discontinuité

De même en est-il pour *Armelle* dans la brève séquence ci-dessous:

(*Discussion entre amies*)

1X: Comment va Armelle?

2Y: Armelle, elle va bien

(De Fornel, 1988)

L'objet de discours *Armelle* est introduit par 1X et repris par 2Y sous forme de dislocation (nom + reprise pronominale): *Armelle, elle...* indiquant explicitement que l'interlocuteur

mobilise l'objet en question et qu'il accepte de le prendre à son compte. Il s'agit bien d'une continuité thématique concernant *Armelle*, mais en même temps d'une discontinuité, dans la mesure où *Armelle* fait l'objet d'un repositionnement, étant envisagée ici dans la perspective de 2Y, pour qu'il puisse dire quelque chose à son propos.

Si une façon de créer du nouveau avec de l'ancien peut se trouver dans le changement de point de vue sur un même objet (discontinuité énonciative), une autre façon en apparaît dans le recyclage d'objets issu de discontinuités au niveau syntaxique, à savoir, dans un enchaînement inhabituel des unités linguistiques: un marqueur existentiel (servant à introduire de nouveaux objets dans le discours: *il y a, il y avait, j'ai, j'avais, il était une fois,...*) accompagné d'un objet défini, comme dans l'énoncé suivant:

Du connu pour du nouveau

X: Il était une fois la fondue...

(Berthoud, 1996)

Le marqueur existentiel *il était une fois* manifeste l'intention du locuteur de convier le lecteur, l'interlocuteur, à la découverte d'un monde imaginaire, ce processus créant chez ce dernier l'attente du surgissement de quelque chose de nouveau, de surprenant – marqueur existentiel habituellement suivi d'un déterminant indéfini (*il était une fois un...*). On parlera ici de mise en situation ou de mise en tension dramatique.

Or l'apparition du déterminant défini *la* accompagnant l'objet *fondue* dans ce contexte est inattendue, créant un effet de surprise chez le lecteur ou l'interlocuteur, effet de surprise qui est moins suscité par le surgissement d'un nouvel objet que par le fait que l'objet attendu comme nouveau n'est précisément pas présenté comme nouveau, mais comme connu.

De plus, introduire un objet accessible et connu (donc banal) au moyen d'un introducteur de monde imaginaire comme *il était une fois* engendre une distorsion qui mobilise l'attention du lecteur ou de l'interlocuteur. *La fondue* accède en quelque sorte à un statut mythique; traversant l'espace et le temps, elle s'impose

comme objet universel et atemporel.

C'est d'ailleurs dans la même optique de créer une tension dramatique dans la narration (ici narration dialogique) que l'on inscrira les processus didactiques de relance ou de récupération d'objets déjà largement développés et qui tendent à s'épuiser, à s'essouffler, voire à dégénérer:

Récupération d'objet

(Narration à plusieurs de la Chèvre de Monsieur Seguin dans une classe d'accueil)

- 1EN: et pis elle a tenu parole elle n'est pas allée dans la montagne
 2B: non: elle euh
 3P: elle n'a pas tenu parole
 4S: mais c'est pas à toi c'est à Ben
 5B: elle a pas tenu parole elle est: elle a été dans la montagne et... elle a elle a entendu des bruits euh sur elle est sur l'herbe et c'est c'était le loup et
 6EN: oui c'est le
 7B: elle a commencé à se battre et le loup il est tombé euh comment ça se fait il est tombé pourtant il est fort le loup par rapport à la chèvre
 9B: como se dizXXX (parle à voix basse)
 10EN: Pedro tu te souviens pourquoi il est tombé
 11P: parce que la chèvre il lui a donné un coup de poing
 12EN: parce que la chèvre elle a des gants de boxe
 13P: ouais
 14EN: j'ai pas le souvenir de ça
 15P: il faut inventer aussi madame
 16EN: ah mais tu peux inventer aussi bien sûr
 17M: beaucoup de fois mais elle est mais
 18EN: alors Pedre tu veux nous inventer la fin de l'histoire à ton idée
 19P: XXX
 20S: Pedre
 21EN: on est resté à une chèvre qui donne des coups de poing
 22S: sinon elle attrape

23EN: schhh c'est Pedro maintenant

24B: ouais il a mordu la chèvre et après euh j'sais plus

25S: il l'a mangée

(Gajo, 1996)

D'emblée, *la chèvre*, présentée dans les tours de parole de 1 à 20, sous la forme d'une reprise anaphorique pronominale *elle*, est donnée comme connue, le processus d'identification ne semblant pas faire de problème; et ce, jusqu'à l'intervention 21EN de l'enseignante: *on est resté à une chèvre qui donne des coups de poings*. Intéressée à la «dérive narrative» de Pedro, qui invente l'histoire à sa façon, elle tente de lui fournir une clé, en accomplissant tout à la fois un acte de synthèse de ce qui précède et un réamorçage de la séquence, l'indéfini jouant ici en quelque sorte un rôle transitionnel. Le recours à la notion *chèvre* sert en l'occurrence de relais pour récupérer et «ré-imposer» l'un de ses éléments, à savoir l'objet spécifique *chèvre*; en lui attribuant notamment un indice de reconnaissance: *qui donne des coups de poings*, la séquence se développant ensuite autour de l'objet spécifique: *la chèvre* et *elle*.

En 21EN, l'enseignante tend à remettre en scène l'objet qui avait été introduit au départ, alors même qu'il ne posait apparemment pas de difficulté d'interprétation. Il s'agit dans ce cas d'une stratégie de relance délibérée pour faire parler les élèves, dans le cadre d'une narration où l'on peut à loisir faire apparaître et disparaître des personnages, cela renvoyant aux conditions mêmes du fonctionnement de l'acte narratif. Une façon aussi de confirmer qu'à l'école, on raconte moins pour informer que pour raconter ou montrer que l'on raconte...

Cependant, si dans les exemples précédents, il s'agit avant tout de saisir de la discontinuité dans la continuité (des variations sur un même thème), il est d'autres cas où l'on cherche, à l'inverse, à saisir de la continuité dans la discontinuité (de la cohérence dans l'incohérence). Telle la séquence ci-dessous:

Confusion de scénarios

(la séquence se déroule dans un restaurant, où un homme

et une femme attablés attendent d'être servis. Monsieur a commandé des spätzlis et Madame des spaghettis. X est le serveur, Y est l'homme attablé)

X: les spätzlis, c'est pour qui?

Y: les spaghettis sont pour Madame

(Py, exemple traité dans un cours)

Dans la logique du dialogue, et notamment celle de la bonne articulation des questions/réponses, on attendrait que l'interlocuteur Y enchaîne sur l'objet posé par X, à savoir *les spätzlis*. Or Y ne répond pas à propos des *spätzlis*, mais *des spaghettis*... engendrant une rupture thématique qui laisse le serveur pantois, et ne sachant que faire des *spätzlis* qu'il a dans la main!

Cette rupture thématique surprend en effet si l'on se place dans la logique du discours et dans celle du serveur, devant se débarrasser de l'assiette qu'il porte..., mais elle s'explique volontiers si l'on se place au niveau d'une autre logique, celle de l'homme, bien éduqué, voulant que Madame, qui a commandé des *spaghettis*, soit servie avant lui.

L'incohérence discursive traduit le télescopage de deux schémas d'actions, de deux scénarios, qui ont tous deux leur logique propre, celle du serveur et celle du client, deux logiques momentanément incompatibles, mettant les interlocuteurs dans une situation paradoxale.

Ici, la cohérence est donc à trouver non pas dans le discours, mais dans les schémas d'actions qui le sous-tendent, tout en montrant par là comment s'intriquent les mots, les objets et les actions dans le fil de l'interaction.

Autant d'exemples qui n'ont ici pour prétention et pour objet que de montrer que c'est au travers des «rugosités» des mots que nous accédons aux confins du discours, permettant de dire l'indicible, de dire tout à la fois une chose et son contraire: l'unique et le multiple, le nouveau et le connu, le spécifique et le générique, le dense et le discret, le continu et le discontinu, le même et le pas même...

Et de suivre la philosophe Jeanne Hersch, pour dire le temps en même temps que de le nier:

«Il n'y a que du temps, il n'y a pas de temps»

(Citation inscrite dans le train Inter-city...)

Bibliographie

- M.-J. Béguelin, J. Moeschler, eds. (2000), *Référence temporelle et nominale*, Sciences pour la communication, Peter Lang, Berne.
- A.-C. Berthoud (1997), «Construction interactive d'un domaine notionnel». *La notion*, HDL, Paris, OPHRYS.
- A.-C. Berthoud (1999), «De la thématization des objets du discours à la thématization des actes de discours». *La thématization dans les langues*, ed. C. Guimier, Peter Lang, Berne.
- A.-C. Berthoud (1999), «Recatégorisation des objets au fil du discours». *Les opérations de détermination. Qualification/quantification*, eds. A. Deschamps & J. Guillemain-Flescher, OPHRYS, Paris.
- A.-C. Berthoud (2001), «Traces discursives de la construction des représentations». *Les représentations des langues et de leur apprentissage*, ed. D. Moore, Didier, Paris.
- A. Culioli (1990), *Pour une linguistique de l'énonciation*, OPHRYS, Paris.
- D. Dubois, L. Mondada (1995), «Construction des objets de discours et catégorisation: une approche des processus de référénciation». *Du syntagme nominal aux objets de discours*, TRANEL, Université de Neuchâtel.
- L. Gajo (1997), «Représentations du contexte ou représentations en contexte ? Elèves et enseignants face à l'apprentissage de la langue», TRANEL 27, Université de Neuchâtel.
- L. Gajo, L. Mondada (2000), *Interactions et acquisitions en contexte. Modes d'appropriation de compétences discursives par de jeunes immigrés*, Editions Universitaires, Fribourg.
- T. Jeanneret (1999), *La coénonciation en français. Approches discursive, conversationnelle et syntaxique*, Sciences pour la communication, Peter Lang, Berne.
- D. Moore, ed. (2001), *Les représentations des langues et de leur apprentissage*, Didier, Paris.
- F. Récanati (1979), *La transparence et l'énonciation*, Seuil,

Paris.

L'auteur

Anne-Claude Berthoud est née en 1951. Elle est professeure ordinaire de linguistique à l'Université de Lausanne depuis 1998. Après des études à l'Université de Neuchâtel (licence en linguistique en 1977) et à Paris (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et Université de Paris VII) et une thèse en linguistique à l'Université de Neuchâtel en 1982, Anne-Claude Berthoud a enseigné à l'Université de Lausanne dès 1982 en qualité de professeure extraordinaire. Elle a également été chargée de cours à l'Université de Fribourg, professeure invitée à l'Université de Neuchâtel et professeure suppléante à l'Université de Genève.

Elle a été nommée à la présidence de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales (ASSH) en juin 2004, académie dont elle a été membre de son Bureau depuis 1997 et vice-présidente depuis 1998.

Ses recherches portent sur l'interaction verbale, l'acquisition des langues, le plurilinguisme, la politique linguistique et la construction discursive des connaissances. De 1994 à 1996, elle a présidé la Société suisse de linguistique. Elle a également contribué à définir la politique scientifique suisse en qualité de membre du Conseil de la recherche du Fonds national suisse de la recherche scientifique, division IV (programmes nationaux) de 1993 à 2000.

Sur la scène internationale, Anne-Claude Berthoud siège au Conseil d'administration du Conseil européen pour les langues (CEL/ELC) depuis 1999 et en exerce depuis 2001 la vice-présidence. Au sein de l'Université de Lausanne, elle a été notamment présidente de la Commission d'enseignement jusqu'en 2003 et est vice-présidente du Sénat de 2002 à juin 2004. Elle est actuellement présidente de la Commission de politique linguistique de l'université.

L'Académie suisse des sciences humaines et sociales: une institution au cœur d'un vaste réseau

L'Académie suisse des sciences humaines et sociales (ASSH) est une association faîtière qui regroupe 50 sociétés savantes. De la littérature à la théologie, en passant par les sciences de la communication ou les sciences politiques, les sociétés membres représentent un large éventail de disciplines. En tout, ce ne sont pas moins de 45'000 personnes qui, en tant que membres d'une société savante, sont rattachées à l'ASSH. De quoi alimenter le plus vaste réseau en sciences humaines et sociales de suisse.

Promotion de la recherche, collaboration internationale et encouragement de la relève: tels étaient les objectifs de l'ASSH, lors de sa fondation en 1946. Ils ont gardé toute leur importance, mais avec le temps, le spectre des activités s'est élargi. L'ASSH est une institution d'encouragement à la recherche reconnue par la Confédération; son engagement en faveur des sciences humaines et sociales se définit selon trois grands axes:

– *Mise en réseau*

L'ASSH fonctionne comme plate-forme pour la mise sur pied de projets communs et la diffusion de travaux à l'intérieur de la communauté des chercheurs. A une époque où les disciplines ont souvent tendance à s'atomiser, ce rôle «rassembleur» est essentiel à la cohésion des disciplines qu'elle représente.

– *Promotion des sciences humaines et sociales*

L'ASSH consacre une grande partie de son budget à l'encouragement des activités qui font vivre les sciences humaines et sociales dans notre pays. Si les moyens à disposition restent modestes, l'ASSH se pourfend d'une politique de soutien axée sur la relève et la présence des femmes dans le milieu académique.

– *Communication*

L'ASSH organise régulièrement des rencontres publiques et des tables rondes sur des thèmes d'actualité. Elle met ainsi en évidence la contribution de ses disciplines à l'analyse de phénomènes emblématiques de notre société et permet le dialogue avec les milieux politiques et économiques.

Contacts

Académie suisse
des sciences humaines et sociales (ASSH)
Hirschengraben 11
Case postale 8160
3012 Berne
Tél: ++41 31 313 14 40
Fax: ++41 31 313 14 50
e-mail: sagw@sagw.unibe.ch
www.sagw.ch

Aus der Reihe der Akademievorträge
Dans la série des Conférences de l'Académie

Bisher erschienen/Numéros parus

Linder, Wolf (2000), *Licht und Schatten über der direkten Demokratie*, Heft I.

von Arburg, Hans Georg (2000), *Seelengehäuse – Konsensus im Dissensus? Der Physiognomikstreit zwischen Lavater und Lichtenberg im Lichte der französischen Psychiatrie des frühen 19. Jahrhunderts*, Heft II.

Holderegger, Adrian (2000), *Bemerkungen zum 'Übereinkommen über Menschenrechte und Biomedizin' und zum 'Vorentwurf für ein Bundesgesetz über genetische Untersuchungen beim Menschen'*, Heft III.

Holzhey, Helmut (2001), *Armut als Herausforderung der Anthropologie. Eine geschichtlich-systematische Besinnung*, Heft IV.

Ris, Roland (2001), *Le gong, le chat, le sphinx: approches de la poésie tardive de Rilke*, Heft V.

Engler, Balz (2001), *Shakespeare als Denkmal*, Heft VI.

Marchand, Jean-Jacques (2002), *La politologie naissant de l'historiographie: composantes formelles du renouveau d'une science à la Renaissance italienne*, Heft VII.

Reinhardt, Volker (2002), *Jacob Burckhardt und die Erfindung der Renaissance. Ein Mythos und seine Geschichte*, Heft VIII.

Haber, Wolfgang (2002), *Kulturlandschaft zwischen Bild und Wirklichkeit*, Heft IX. (Vergriffen)

Paravicini Bagliani, Agostino (2003), *La genèse du sabbat des sorciers et des sorcières*, Heft X.

Robiglio Andrea and Iribarren Isabel (2004), *Aspetti della*

nozione di 'communis doctrina' all'inizio del XIV secolo and Durandus and Durandellus: The Dispute behind the Promotion of Thomist Authority, with an introduction by Ruedi Imbach, Heft XI.

Bestellschein/Talon de commande

Bitte senden Sie mir
Je souhaite recevoir

.... Ex. des Akademievortrages (der Akademievorträge),
Heft(e) Nr. _____

.... ex. de la (des) conférence(s) de l'Académie,
cahier(s) No(s): _____

.... Ex. des Jahresberichts der SAGW

.... ex. du rapport d'activités de l'ASSH

Δ Allgemeine Informationen zur SAGW

Δ Des informations générales sur l'ASSH

Δ Das Bulletin der SAGW (erscheint vierteljährlich)

Δ Le bulletin trimestriel de l'ASSH

Und vergessen Sie nicht, die Website der SAGW für aktuelle
Informationen zu den Geistes- und Sozialwissenschaften regel-
mässig zu konsultieren: www.sagw.ch!

Et n'oubliez pas de jeter régulièrement un œil au site web de
l'ASSH www.sagw.ch pour tout savoir de l'actualité en sciences
humaines et sociales!

Schweizerische Akademie
der Geistes- und Sozialwissenschaften (SAGW)
Hirschengraben 11
Postfach 8160
3001 Bern